

ALAIN LEYGONIE

# LA MAISON

ÉDITIONS

**Privat**

Extrait de la publication

Ouvrage édité avec le soutien du Conseil régional Midi-Pyrénées.

© Éditions Privat, 2012  
10, rue des Arts – BP 38028  
31080 Toulouse Cedex 6  
ISBN : 978-2-7089-6942-1  
Dépôt légal : janvier 2012

ALAIN LEYGONIE

LA  
MAISON

ÉDITIONS  
**Privat**

Extrait de la publication

# Sommaire

Le bruit	11
Le buis	15
Couleurs de la Maison	19
Chantons la belle fête	21
Les fleurs du jardin	25
Le lilas	25
Le marronnier	27
Le muguet	28
La glycine	29
Les primevères	29
Les points cardinaux	31
Le nord	31
L'est	33
L'ouest	34
Le sud	35
Cavagnac	37
La visite	41
Le banquet	43
Vue de l'intérieur	45
Vue de loin	51
Ô saisons !	53
Le poste	57
Napoléon	61
La Reine	65
La pension	69
La Toussaint	73
Le petit frère	77
Disparition des parents	83
Acheter, posséder	89

Dernières vendanges	93
Tonton René	97
À vendre	101
La cave et le grenier	105
Dernière démarque	109
Les ancêtres	113
La table	117
Le cerisier	121
Imaginons	125
Ce que vivent les roses	129



*« Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?*

*Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine... »*

**Joachim Du Bellay**





*Aux parents, aux aïeux,  
Aux enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants,  
Arrière-arrière-arrière-petits-enfants...*

**En souvenir de François de Martin de Viviés.**



# Le bruit

**J**E CROYAIS ÊTRE TOUT CE QUE J'AI VÉCU, mes rencontres, mes amours, mes voyages, les animaux que j'ai fréquentés, les lieux où j'ai vécu, les métiers que j'ai faits, les livres que j'ai lus et ceux que j'ai écrits, je croyais être devenu citoyen du monde et me voici brusquement devenu une maison, me voici réduit à une maison. J'ai fui à dix-huit ans le pays natal, j'ai quitté d'un cœur léger la maison de mon enfance et me voici aujourd'hui (mon esprit) enfermé entre ses quatre murs. Tantôt j'ai l'impression d'habiter la maison fantôme, tantôt il me semble que c'est elle qui m'habite.

C'est une prison dorée. Je craignais de vieillir et revoici par ses fenêtres ouvertes le bruit d'un portail qu'on ouvre ou qu'on ferme, le cri ardent des martinets, l'heure au clocher, le parfum des buis et des lilas : c'est elle, c'est l'enfance superbe, lumineuse, parfumée, l'enfance débarrassée par la mémoire indulgente, généreuse de ses plus mauvais souvenirs.

C'est une maison avec un grand « M ». La Maison majuscule est vaste. Elle a d'immenses pièces et de très hauts plafonds, mais elle n'a pas de meubles, elle est meublée exclusivement de souvenirs. Il en vient de partout, bientôt elle ne sera peut-être pas assez grande pour les contenir tous.

Elle est d'abord un bruit à l'intérieur de moi. Depuis que la Maison n'est plus (n'est plus à moi, désormais elle appartient à un couple franco-anglais), tout ce qu'il en reste, c'est un bruit ou du moins c'est par là qu'elle se manifeste.

Dès que je pense à elle, j'entends le grincement (ou plutôt le grondement, le gémissement, l'espèce de plainte) du lourd portail de fer de l'entrée ; j'entends d'abord résonner ce bruit en moi, dans ma mémoire, et après seulement je la vois. Il y a bien

d'autres bruits pour la faire apparaître, par exemple l'heure qui sonne au clocher, mais aucun ne m'est plus proche, plus familier, aucun n'a le même pouvoir d'évocation que celui du portail.

Les nouveaux propriétaires, ceux qui vont succéder à une bonne dizaine de générations de Leygonie et qui vont probablement, inévitablement, arranger la Maison à leur goût, conserveront-ils le portail ? Ils auraient tort d'y toucher. Ce serait un crime. En le supprimant, c'est à l'esprit même de la Maison qu'ils portent atteinte. Je préfère les avertir : sans le noble grondement, leur maison va perdre de sa valeur. Perdre son âme.

Mais l'âme, dit-on, est immortelle. S'il en est ainsi, quoi qu'ils fassent, le bruit ne disparaîtra pas pour autant. Il habite en moi depuis l'enfance et m'accompagnera certainement au tombeau. Et il ne va pas disparaître avec moi, il devrait me survivre encore quelque temps. Il est probable, en effet, que d'autres que moi, bien plus jeunes, appartenant à d'autres générations mais qui pour avoir passé des vacances en ce lieu l'entendront à leur tour, prolongeront sa vie.

Pénates, dieux des maisons, faites en sorte que cette mémoire s'éternise, faites qu'elle se transmette de génération en génération. Qu'elle devienne héréditaire, quelque chose comme une marque de famille ; faites qu'à tout jamais, au moment de s'endormir ou bien dans leurs rêves, mes descendants entendent gronder un portail.

C'est un bruit métallique du même ordre, de la même famille que celui que fait la cloche de l'église toute proche, lorsqu'elle sonne l'heure. Moins pur, certes, moins soutenu, moins prolongé, moins répétitif, à moins longue portée, mais les deux ont un lien de parenté. Leur lien de parenté, c'est le métal, sa résonance. La résonance du bronze étant, et de loin, plus durable que celle de la fonte, de bien meilleure qualité, le son que délivre le portail chaque fois qu'on l'ouvre ou qu'on le ferme est le parent pauvre de la cloche. Pas si pauvre que ça, en réalité : du point de vue de l'émotion qu'il suscite, des souvenirs qu'il rameute, il lui est incontestablement supérieur.

Le grincement-grondement du lourd portail de l'entrée est de résonance variable. Il est fonction de la main, du tempérament de celui qui le pousse, du temps qu'il fait, de la saison et aussi de l'état d'esprit de celui qui le perçoit. Pour une oreille exercée comme la mienne, selon la personne qui l'ouvrait, selon la saison,

la température, l'état du ciel, selon mon humeur, il ne rendait pas le même son.

Le souvenir que j'en garde contient tout ça. Je me souviens notamment du grondement joyeux, optimiste, des Pâques fleuries, du grondement étouffé, à peine audible, des jours de neige et aussi du grondement reconnaissant, familier des soirs d'hiver, lorsque je rentrais de la triste pension de Brive-la-Gaillarde. Il me semble que le dimanche il ne grondait pas de la même manière que les jours de semaine.

Le portail n'a pas une conscience très précise du temps ou alors il a du mal à l'exprimer. Il faut avoir habité longtemps la Maison pour savoir, à sa façon de gronder, à quel moment de la journée on se trouve. Pour en savoir plus, pour savoir l'heure exacte, il y a au-dehors l'horloge du clocher et à l'intérieur de la Maison la pendule de la salle à manger, plus douce, plus musicale (plus triste aussi : par les grises journées d'hiver, il arrive que sa douce musique nous donne une mauvaise opinion de la fuite du temps).

La cloche qui sonne l'heure est la seule qui soit visible d'en bas. Encadrée dans son ouverture romane, elle surveille la vallée, les collines, les innombrables dépendances du village (les hameaux, les champs, les prés et les bois), les mouvements de population (ceux des bêtes et des gens), le mouvement des nuages, elle voit se lever le soleil derrière les premières collines du Limousin. Ses deux compagnes, bien plus grosses, au son plus grave, aux fonctions strictement religieuses, dorment dans l'ombre, à l'abri des regards, parmi une impressionnante forêt de poutres.

La « petite cloche » (c'est ainsi qu'on l'appelle, quoiqu'elle doive peser plus d'une tonne, sûrement beaucoup plus) fait partie de la famille. Sa marraine, c'est ma grand-tante, Désirée Leygonie, née et ayant grandi à quelques pas de là, reposant à présent au cimetière, en dessous du village.

Je ne savais pas qu'une cloche pouvait avoir une marraine, je l'ai découvert lorsque j'étais enfant. Nous montions parfois jouer au clocher, nous faisions de l'équilibre sur les poutres, nous caressions les cloches au passage (une simple caresse sur leur jupe de bronze et elles rendaient un son grave, prolongé, qui s'entendait de loin, du diable vauvert, on craignait d'avoir ameuté tout le pays). C'est en caressant la plus petite que j'ai découvert, un jour, que nous avons un lien de parenté. C'était écrit dessus, en relief, en lettres de métal : « J'ai eu pour marraine Désirée Leygonie... »,

et l'histoire se poursuit tout autour (je n'ai pas tout lu, je ne suis pas allé jusqu'au bout à cause du vertige).

Ainsi l'âme des ancêtres est dans le bruit du portail qu'on ouvre et qu'on referme et aussi dans la cloche qui sonne l'heure. Vingt-quatre fois par jour l'âme de Désirée Leygonie se répand à travers la campagne pour refluer ensuite, réintégrer sa jupe de bronze quelques instants plus tard. Et ce manège risque de durer longtemps. Il faudrait une catastrophe pour y mettre un terme, une guerre avec bombardements, il faudrait que la foudre tombe sur le clocher, qu'elle y mette le feu et qu'il brûle (dans l'incendie, la cloche fond).

Il va être sept heures à Toulouse. Le jour se lève, la rumeur citadine commence à enfler. Indifférente à l'époque, à la vie des grandes villes, à la rumeur du monde, dans quelques minutes, à Cavagnac, l'âme de Désirée Leygonie va s'en aller faire un petit tour dans la rosée, vagabonder parmi les fleurs des champs.

Et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps.

L'heure sonnée par la cloche est une chose, l'effet produit sur l'environnement en est une autre. Les vibrations de l'air qui s'ensuivent ont sur le paysage un effet surprenant. C'est plus sensible au printemps, surtout le matin dans l'odeur têtue (entêtante) des pruniers en fleurs. La résonance du bronze exacerbe leur parfum, attise les couleurs. Ou alors l'été, après un orage. L'écho de la petite cloche finit de rincer l'air, on découvre à travers la campagne des choses que jusque-là on n'avait jamais aperçues, jamais distinguées.

# Le buis

**L**A MAISON PERDUE FUT D'ABORD UN BRUIT, celui du lourd portail de fer qu'on ouvre ou qu'on referme (l'éternelle plainte, peut-être, des ancêtres qui m'y ont précédé, qui l'habitent encore), mais bientôt une odeur est venue s'y adjoindre pour former un couple indéfectible.

Cette odeur, c'est celle du buis mouillé que j'étudiais, dont je me pénétrais les derniers temps, au réveil. Lors de mes derniers séjours à Cavagnac, chaque matin, ouvrant les volets de la chambre des parents où je dormais depuis qu'ils finissaient leur vie en maison de retraite, m'accoudant sur le rebord de la fenêtre, je respirais longuement l'odeur des buis du jardin décuplée par la rosée et tout à coup c'était une formidable invasion de souvenirs. Mille, cent mille matins s'y trouvaient rassemblés, de tous âges, de toute époque.

C'est peut-être avec le buis (non pas avec le parfum des fleurs, comme on serait tenté de le croire) que la magie de l'odeur atteint ses sommets. Cet arbuste qui fleurit à peine, dont les fleurs ne comportent pas de pétales, n'a pas son pareil pour emmagasiner et puis restituer des souvenirs. Il opère en toute saison, il suffit qu'il soit humide. C'est avec la rosée, spécialisée dans l'enfance (les souvenirs d'enfance), qu'il excelle. Il suffit de fermer les yeux et voici ressuscités tous les matins d'antan, la joie imprudente du jour neuf (exalté par la lumière, le chant des oiseaux, on se fait des idées, on imagine des bonheurs le plus souvent sans fondement).

La pluie produit un peu le même effet sur les buis, mais c'est autre chose, c'est d'autres moments de la journée qu'elle ressuscite, d'autres visions qui apparaissent. Par exemple des visions printanières. On est au printemps, on s'est levé avec la pluie ; elle tombe encore, on guette le ciel, on attend une éclaircie pour

mettre enfin le nez dehors. Il y a de l'espoir : « La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin », dit ma grand-mère.

Le proverbe ne ment pas. Vers onze heures, le ciel s'entrouvre, au fond du jardin les lilas resplendissent tandis qu'une armée d'escargots traînent leur maison sur l'herbe jeune, font une procession le long des buis. C'est à cette occasion que l'on découvre que le buis est le refuge des escargots : des « demoiselles » (les petits jaunes marbrés de noir), des gris et parfois quelques « gros blancs », des bourgognes qui rentrent les cornes quand on les saisit, qu'on les soulève, et qui les ressortent lentement quelques instants plus tard, quand on les remet dans l'herbe. À condition de savoir leur parler. Pour les faire sortir de leur réserve, on leur récitait cette comptine qui me revient, tout à coup :

« Escargot de Bourgogne  
Sors, sors, sors tes cornes  
Si tu ne les sors pas  
Je le dirai à ton papa et à ta maman  
Sors les !... »

J'ai un doute pour l'avant-dernier vers, peut-être inventé. Il se peut que je me trompe, il est possible que ce ne soit pas le texte original. En tout cas ce sont exactement ces mots-là qui me reviennent. Ainsi, après la pluie, le buis mouillé libère un parfum, des mots, des souvenirs et des escargots (quelquefois aussi une grenouille qui saute sous vos pas, dont le bond inattendu vous fait sursauter).

Le parfum d'enfance n'est pas tout. Il y a autre chose dans le buis. Quelque chose de religieux, de divin. Le dimanche des Rameaux, avant de partir à la messe, nous faisons le tour des nombreux massifs qui ornent le jardin pour couper de petites branches de buis. Une par ci, une par là, on range le sécateur, on fait gronder le portail et c'est un bouquet de buis à la main qu'on fait son entrée dans l'église. Béni par le prêtre, suspendu dans la cuisine, près du calendrier, il nous protégera de la guerre, de la foudre, de l'incendie et de la maladie, il repoussera le démon, toute la maisonnée sera à l'abri du malheur jusqu'à l'année prochaine.

Il n'est pas sûr que parmi les branchages qui jonchaient le chemin qu'emprunta Jésus lors de son entrée triomphale à Jérusalem



il se soit trouvé du buis, rien ne dit que cet arbuste soit très répandu en Galilée. Il n'empêche que pour moi, dans mon esprit, il ne fait aucun doute que ce sont ses rameaux et pas d'autres (ceux de l'olivier, du palmier ou du figuier, ceux des essences locales) qui furent jetés sous les pas de son âne. L'abondance des massifs de buis dans le jardin d'une maison qui jouxte l'église en est la preuve.

Ces feuilles minuscules, luisantes, vernissées, si nombreuses, tellement semblables les unes aux autres, le bois si dur, si dense de l'arbuste qui les porte, cette capacité hors du commun à conserver et à restituer le souvenir : quoi de mieux pour rendre hommage au fils de Dieu, maître du temps ?

Curieusement, c'est une longue, solennelle allée de buis qui mène, au fond du jardin, aux « cabinets », la maisonnette aux murs de brique, au toit d'ardoise, à la porte de bois où l'on s'enferme chaque jour pour « satisfaire un besoin » – satisfaire l'envie pressante de rendre à la terre ce qu'on lui a dérobé. Si l'hiver on ne traîne pas (on se gèle les fesses), l'été, le matin de préférence, tant qu'il fait bon, on prend tout son temps. Dans le secret des toilettes de plein air, on entend autour de l'église le cri joyeux des martinets, on entend se chamailler des moineaux sur les toits ou encore, sous le buis, courir un merle et en même temps on reçoit des nouvelles du monde.

Le papier toilette, à cette époque, c'est du papier journal soigneusement découpé en carrés par le grand-père. En cherchant bien, on trouve toujours dans l'un d'entre eux quelque chose à lire. Un morceau d'article (un article sportif, un événement politique, un fait divers, un crime odieux, une guerre, une catastrophe). Ce qui manque, on l'imagine. C'est peut-être comme ça que m'est venu le goût de lire et probablement celui d'écrire (pour compléter ce qui faisait défaut).



**Pour plus de renseignements :**

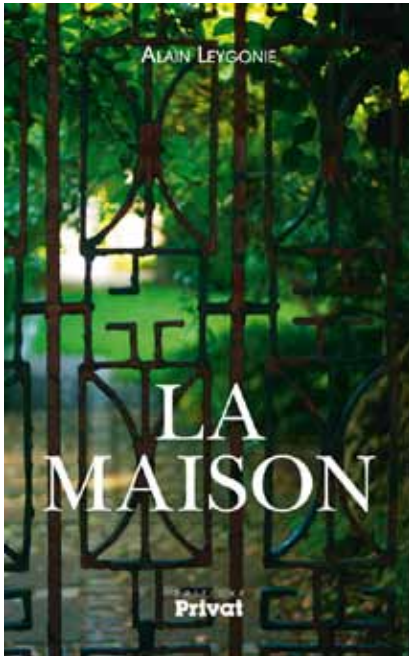
Éditions Privat  
05 61 33 77 00

info@editions-privat.com  
www.editions-privat.com

Corrections : Anne Desmier.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en janvier 2012  
par G. N. Impressions, à Villematier (31).  
Photogravure de la couverture : Ombre & Lumière, à Lavaur (81).

Imprimé en France.



# La Maison

ALAIN LEYGONIE

Cette édition électronique du livre La Maison d'Alain Leygonie  
a été réalisée le 19 janvier 2012 par les Éditions Privat.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7089-6942-1).  
ISBN PDF : 978-2-7089-0113-1